

PAGES ÉTRANGÈRES

SUR LE CHEMIN DE LOURDES

Les pèlerins d'Amour, étranges pèlerins,
Deux à deux, seulement, suivent la même voie.
Vers le but éternel où leur Foi les envoie ;
Et le même rosaire, à leurs doigts, met ses grains.

D'un calice pareil ils ont vêtu leurs reins
Toute douleur à deux leur était une joie,
Et le Rêve infini qui, dans leurs yeux, flamboie.
Y met du monde entier les mépris souverains.

Jaloux du mal commun, épris de leur supplice,
Devant le même autel, c'est au même calice
Qu'ils boivent les baisers et les pleurs tour à tour.

Le miracle sublime où le ciel les convie,
C'est d'enfermer l'Eternité dans cette vie...
O mon âme, suivons les pèlerins d'Amour !

ARMAND SYLVESTRE.

LE CHANT DE LA FORET

M. Maurice Jókai, dont les littérateurs français viennent de fêter la venue à Paris, est l'écrivain le plus populaire de la Hongrie. Ses romans sont tous inspirés par un grand amour du pays natal.

Nous détachons de son œuvre ce court récit d'un magnifique souffle épique, dont la traduction est due au distingué académicien, M. E. Horn.

Un jour, je fus saisi par le désespoir. Je ne sais vraiment pas ce que m'avaient fait alors les hommes, le monde, la nature tout entière. Quoi qu'il en soit, je me trouvais dans cet état où l'on souhaite qu'un génie malfaisant fasse tomber les étoiles, que la terre s'entr'ouvre et vous anéantisse, comme si le bras de la pompe n'est pas assez haut pour qu'on s'y pendre, sans demander pour cela les cornes de la lune !

Si je me souviens bien, je devais quelques centaines de florins à mes créanciers, quelque roman à mon éditeur, et je ne savais comment tenir mes engagements : c'était là tout mon mal. Oh ! il en est de même chez les autres ; n'allez pas croire que la sombre colère des imitateurs de Byron soit causée par la perte de leur foi dans l'humanité. Non ; tout au plus la semelle de leurs souliers est usée, et ils se disent que leur cordonnier ne sera pas assez humain, assez patriote, assez chrétien et assez éclairé pour ressembler leurs souliers dans l'espoir d'une récompense dans un monde meilleur.

Je fais une exception pour ces êtres qui haïssent le monde parce qu'ils souffrent de maladies de foie. Ils ont raison d'en vouloir à l'humanité, car l'homme malade considère tout homme bien portant comme un usurpateur qui a trouvé la santé qu'il avait perdue.

Ma bile ne me tourmentait pas, et cependant je trouvais le monde affreux, détestable. Pourquoi les grenouilles et les arbres sont-ils verts ? pourquoi l'encre est-elle si noire, le papier si blanc ? pourquoi les arbres ne sont-ils pas plutôt noirs, les grenouilles blanches et les hommes verts ?

Comment deux fous peuvent-ils rire en se rencontrant ? Comment peut-on lire un journal dans lequel on écrit tant de stupidités ?

Plongé dans ces sombres pensées, je parcourais la forêt ; je me sentais soulagé quand j'apercevais un gros champignon qui s'étalait à mes pieds et que j'écrasais. Ah ! Il m'était doux de me venger du sort sur un de ses préférés, car le champignon n'est-il pas enfant du bonheur ? Il vient de rien, il pousse au hasard, et j'éprouvais un certain soulagement à humilier en lui le bonheur arrogant.

Je poursuivais ma promenade, lorsqu'un chant fort doux frappa mon oreille. Je ne voulais pas l'entendre ; cependant les paroles : *Isten áldd meg a magyart*, (*) m'étaient trop familières pour ne pas s'imposer à mon

(*) Dieu bénit les Hongrois.

attention. Cet hymne est une bien belle chose pour ceux qui aiment la patrie, les sentiments élevés, les nobles pensées. Les chanteurs pouvaient continuer indéfiniment à chanter ; je n'étais pas disposé à les accompagner. Le chant ne cessait pas, au contraire ; il continuait toujours plus puissant, comme s'il n'eût pas dû finir. Les chanteurs semblaient ne devoir jamais s'arrêter. Je réfléchis longtemps avant de décider si, pour éviter ces importuns, je traverserais le taillis au risque d'y laisser des lambeaux de mes vêtements, ou si, choisissant le chemin le plus court, je ne passerais pas devant eux pour troubler leur plaisir par la vue de ma figure sombre.

Les sentiments dont j'étais oppressé me firent choisir ce dernier moyen. Je contournai le massif qui me séparait des chanteurs, et je me trouvai dans une clairière au milieu de laquelle se dressait un grand hêtre. A l'ombre de cet arbre, douze jeunes garçons étaient assis sur l'herbe.

C'étaient eux qui chantaient l'hymne national, et tous les douze étaient... aveugles.

Tous, pauvres orphelins, qui ne voyaient ni le ciel ni la terre.

Les yeux fermés, mais le visage tourné vers le firmament, ils chantaient avec tant d'enthousiasme : *Isten áldd meg a magyart*, que les larmes m'en vinrent aux yeux.

Si pour vous la patrie est un nom sacré, si votre cœur se réjouit à la pensée de l'avenir, si de vos lèvres sort une bénédiction pour la nation, pour l'humanité, pour le Créateur, que dois-je dire, moi, à qui Dieu a donné tout ce qui justifie la joie et l'espérance !

Je restai longtemps à écouter le chœur dans la forêt. Quand les jeunes garçons eurent fini, ils se levèrent et jouèrent à colin-maillard sans se faire bander les yeux, en courant gaiement d'un arbre à l'autre. Ils se répandirent ensuite dans la clairière, cueillant des fleurs, faisant des bouquets et des couronnes. C'était un touchant spectacle. Puis ils se réunirent pour chanter un chœur qui louait tout ce que la vie a de beau : le ciel bleu, la jeunesse, l'amour et le Dieu qui bénit.

Je m'aperçus que j'avais joint les mains.

"Pardonne-moi, ô mon Dieu ! murmurai-je ; jusqu'à présent, je ne t'avais pas vu."

Mon désespoir avait disparu. Je rejetai bien loin, dans un buisson, ma haine contre l'humanité, et je ne dirai même pas où, de crainte qu'un fou ne veuille aller la chercher.

Je rentrai chez moi, et je me mis à l'ouvrage : mes créanciers et mon éditeur furent satisfaits. Depuis, ni le désespoir ni la douleur ne m'ont abattu.

Et encore aujourd'hui, quoique mon cœur soit guéri, lorsque je traverse la forêt et que le hasard me ramène auprès du grand hêtre, je me souviens de la scène touchante, et, si une pensée douloureuse m'obsède, elle disparaît toujours à cet endroit.

Traduit du hongrois, par E. HORN,
lauréat de l'Académie française

LE CRUCIFIX

LÉGENDE MAGYARE

Quand Rakoczy eut été obligé de renoncer à la lutte, les troupes qui avaient combattu sous ses ordres se dispersèrent. En très grand nombre, les soldats rentrèrent dans leurs foyers ; mais cette solution pacifique ne fut pas du goût du caporal Rajno. Il s'était jusqu'alors distingué par la hardiesse de ses entreprises et un peu aussi par la cruauté des représailles qu'il exerçait.

Il se retira dans les défilés des Karpathes, où quelques soldats sur lesquels il exerçait un certain ascendant le suivirent. L'inaction est mauvaise conseillère ; ce fut elle qui poussa le caporal Rajno à accep-

ter le commandement d'une horde de bandits qui lui avaient spontanément offert de devenir leur chef.

Bientôt les routes n'offrirent plus aucune sécurité, et des caravanes de dix et même de vingt marchands se rendant à la foire de Nagy-Szombat furent exposées aux plus grands dangers, car la troupe du caporal Rajno comportait autant de soldats que l'armée d'un petit duché allemand.

Un jour, elle attaqua une nombreuse caravane qui revenait de Nagy-Szombat ; les marchands se défendirent avec courage, mais ils avaient affaire à forte partie, et tous succombèrent. Une semaine s'était à peine écoulée, que les bandits revinrent au même endroit pour y épier une nouvelle caravane. Les corps de leurs victimes avaient été enlevés, mais une croix avait été taillée dans un chêne qui se trouvait là ; elle était destinée à rappeler la triste fin des voyageurs et aussi à solliciter une prière pour leur repos éternel.

Le dernier compagnon admis par Rajno dans sa bande était un tout jeune homme, égaré là sans doute, mais dont l'âme était pure encore, et dont les mains n'étaient pas souillées par le sang.

— Chef, dit-il en désignant le chêne, voyez, il y a un crucifix dans l'arbre ! Eloignons-nous d'ici, n'attaquons pas la caravane devant l'image de Jésus.

— Comment ! gronda le caporal Rajno, tu as peur d'un crucifix ! qui es-tu donc ! Que viens-tu faire parmi nous ?

Le jeune garçon, tout honteux, baissa les yeux et dit :

— Ne vous fâchez pas, chef ; je vous prouverai que je ne suis pas un lâche.

— Eh bien, si tu n'es pas un lâche, répliqua Rajno, tranche la tête du Christ qui est sur cette croix, pour qu'elle n'effraye plus ici ni toi, ni d'autre.

L'effroi se peignit sur le visage du jeune bandit ; mais il n'osa résister encore aux ordres du chef. Un combat se livre en son âme ; il veut reculer, un regard du terrible Rajno lui ordonne d'obéir ; il veut lever sa hache, son bras retombe inerte, tout son corps tremble, il est prêt à défaillir.

Rajno le regarde avec mépris et l'apostrophe avec rage.

— Lâche ! rugit-il, tu ne sais même pas brandir une hache ; je vais te l'apprendre !

Il saisit sa hache et la brandit en s'élançant sur le crucifix. Mais l'arbre s'entr'ouvre, et le crucifix pénètre dans l'intérieur, où il disparaît à l'instant où la hache allait toucher le chêne ; une fente dans l'écorce indiquait seule l'endroit où le crucifix était entré dans l'arbre.

Au moment précis où ce forfait allait s'accomplir, un orage épouvantable éclata, la terre trembla et la foudre frappa les arbres, qui furent déracinés ; des pierres énormes se détachèrent des rochers et écrasèrent les bandits, dont pas un ne put échapper à la colère du Ciel.

Un seul arbre résista, ce fut le chêne où aujourd'hui encore on peut voir un crucifix parfaitement conservé. — Traduit par E. HORN.

LÉGENDE MAURESQUE

Un certain sultan ordonna, un matin, à son premier ministre, de faire le recensement de tous les fous qui se trouvaient dans son royaume et de lui en remettre une liste exacte.

Le grand visir se mit à l'œuvre et, en tête de la liste qui était très longue, il inscrivit le nom du sultan.

Ce dernier était, par hasard, de joyeuse humeur, et il demanda simplement ce qu'il avait fait pour mériter une telle distinction ?

— Sire, répliqua le ministre, je vous ai mis sur la liste parce qu'il n'y a que deux jours vous avez confié, dans le but de faire acheter des chevaux à l'étranger, une très forte somme d'argent à une couple d'aventuriers qui vous sont complètement inconnus et qui ne reviendront jamais.

— C'est votre opinion ? Mais, supposons qu'ils reviennent.

— Alors, j'effacerai votre nom et je placerai les leurs en tête de la liste.